

# UN SOMMEIL HANTÉ DE RÊVES

Sara Craven

Lorsqu'elle rencontre le célèbre journaliste Laurent Adair, Béatrice est une jeune fille innocente qui ignore tout de la vie. Passionnément amoureuse, elle décide de l'épouser. Mais la route qui mène au bonheur est semée d'embûches. Son père, le tyrannique président d'un puissant groupe de presse s'oppose farouchement à ce mariage. De plus, une inconnue lui révèle des faits troublants sur le passé de Laurent. Désespérée, elle ne sait plus que faire. L'amour parviendra-t-il à triompher de tous les obstacles ?

Cet ouvrage a été publié en langue anglaise sous le titre :  
FUGITIVE WIFE

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41. d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur, ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40).

Cette représentation, ou reproduction par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

© 1980, Sara Craven.

© 1981, Traduction française : Harlequin S.A. 48, av. Victor-Hugo, Paris XVIe. Tél. 500.65.00 ISBN 2-86259-331-1. ISSN 0182-3531.

1

Le chemin était raide et défoncé. Elle abandonna sa voiture au bas de la pente, sur l'accotement de la petite route, et monta à pied. Ses chaussures à talons hauts la faisaient glisser sur les cailloux. Elle se hâtait, courait presque, mais se força à ralentir : il lui fallait reprendre son souffle, changer sa valise de main. Et mieux valait ne pas se tordre une cheville dans ce coin perdu.

Enfin elle aperçut la maisonnette, là-haut. Petite, trapue. Béatrice fut surprise par la force du vent : elle se sentait transpercée à travers sa veste de fourrure. Était-ce ce que tante Henriette appelait «un vent paresseux »? En ajoutant, il est vrai : « Trop paresseux pour tourner en rond, il vous tombe droit dessus... »

Il faisait froid ici. A Londres, l'automne était doux, le soleil à peine voilé. Mais à mesure que la jeune fille montait vers le nord, le ciel s'était voilé. Sur le Kirby Fell, le plafond était bas menaçant. A croire qu'au sommet de la côte, on pouvait toucher les nuages de la main.

Qu'il ferait bon entrer, se chauffer! Béatrice comptait trouver au vil-lage Mme Barnes, qui gardait aimablement la maison. A vrai dire, il n'y manquait jamais de combustible ni de provisions, pour les cas où tante Henriette voudrait venir y séjourner, ou même la louer.

Mais ce n'était pas le moment de penser à tout cela. Elle était venue ici pour s'évader, oublier si possible.

Elle avait subitement éprouvé un furieux besoin d'échapper à toutes les pressions, directes ou sournoises, dont elle était l'objet. C'est pour-

quoi elle avait jeté quelques vêtements dans une valise, avait pris sa voiture et s'était dirigée vers le nord, sans trop savoir où elle allait.

Elle n'avait pas prévenu tante Henriette et ne s'était pas inquiétée de lui demander l'autorisation d'utiliser sa maison de campagne. À cette époque de l'année, sa tante se trouvait toujours chez des amis dans le Midi de la France. «Qui lui donnerait tort?» pensa-t-elle en escaladant les derniers mètres du sentier. Qui donc, ayant le choix de passer le mois de novembre dans le Midi ou sur le versant d'une colline du Yorkshire, choisirait la colline?

Chez elle, à Londres, elle avait laissé un simple mot disant qu'elle était partie pour se changer les idées, qu'elle priait tout le monde de la laisser tranquille, de ne pas essayer de la retrouver ou de la rejoindre. Avec le recul, c'était, estimait-elle, un acte un peu mélodramatique, une réaction excessive aux événements de la semaine précédente. Mais n'était-ce pas compréhensible, vu les circonstances?

Personne ne pourrait deviner qu'elle était venue ici. Il y avait tant d'autres possibilités d'endroits pleins de gens à qui parler et de choses à voir. Des lieux plus attirants qu'une maisonnette isolée au bout d'un mauvais chemin, avec des moutons pour toute compagnie.

Elle poussa la petite barrière blanche qu'encadrait le mur bas de pierre grise, et entra. Les montants avaient bien besoin d'être repeints, re-marqua-t-elle, ainsi que les boiseries extérieures du cottage. Si le temps avait été meilleur, elle s'y serait mise: elle ressentait le besoin d'un effort physique. Poncer et manier brosses et pinceaux, voilà exactement ce qu'il lui fallait.

Elle avait déclaré qu'elle partait se changer les idées, mais n'était-il pas plus juste de dire qu'elle essayait d'échapper aux idées qui la poursuivaient ?

Il ne lui restait plus qu'à trouver la clé de la porte d'entrée. Pourvu que Mme Barnes ne l'ait pas mise en lieu plus sûr, ou que tante Henriette ne lui ait pas trouvé une nouvelle cachette. Non, elle était bien là, sous la dalle déchaussée, à droite de la porte.

Le battant grinça sur ses gonds et se referma derrière elle. Elle y resta quelque temps appuyée, haletante, comme un animal sauvage qui vient de regagner sa tanière, au nez et à la barbe des chasseurs.

Elle ferma les yeux et laissa le silence l'envahir. Elle discerna peu à peu des bruits familiers : craquements de la vieille bâtisse, sifflement du vent s'engouffrant sous l'avancée du toit, l'appel des corneilles dans les champs. Il y avait aussi le bêlement lointain d'un mouton et, tout proche, le tic-tac rassurant de l'horloge sur la cheminée de la grande salle de séjour que tante Henriette appelait pompeusement «le salon».

Béatrice rouvrit les yeux et regarda autour d'elle. Il y avait quelques enveloppes glissées sous la porte, et elle se baissa pour les ramasser. Des prospectus, apparemment, pensa-t-elle en les déposant négligemment sur la tablette du vestiaire. Elle laissa sa valise au pied de l'escalier étroit et traversa le séjour.

Mme Barnes avait bien fait les choses: du petit bois était prêt pour allumer le feu, le panier à bûches rempli. On aurait dit qu'elle était attendue. Mais c'était impossible. L'impulsion soudaine qui l'avait amenée ici interdisait toute prémonition. Personne ne savait où elle était. Absolument personne.

Personne, se répétait-elle tout bas, en croisant les mains avec une telle force que ses bagues lui meurtrissaient la chair. Son regard tomba sur l'éclat mat de l'anneau d'or qu'elle portait à l'annulaire gauche: Elle l'arracha et le lança violemment à travers la pièce. Elle l'entendit tinter

en tombant, puis rouler sur Le sol. Mais elle ne vit pas où il allait se perdre, et ne chercha pas à le savoir.

«Je suis Béatrice Trevor », se dit-elle fièrement. « Béatrice Adair n'a jamais existé. Jamais. Et rien de ce qui est arrivé ne pourra y changer quoi que ce soit.»

Elle entra dans la cuisine pour s'assurer qu'il y avait de l'eau et de l'électricité. Même sans cela, pensa-t-elle, elle s'accommoderait de la situation pour une nuit ; elle savait où tante Henriette rangeait les bougies et le petit réchaud de camping. Mais tout semblait en ordre. Elle remplit une bouilloire et la mit sur la cuisinière électrique, tout en inspectant les lieux du regard. Il y avait là un bocal de café soluble et, dans une petite corbeille jaune vif, quelques sachets de thé, plutôt poussiéreux. Elle se décida pour le café, qu'elle serait cependant obli-gée de prendre noir. Demain elle irait au village acheter du lait frais et d'autres provisions. Mais, pour ce soir, elle se contenterait sans pro-blème de ce qu'elle avait.

Lorsqu'elle eut fini de préparer le café, elle voulut allumer le chauff-fage au mazout, puis le feu de bois.

Les brindilles avaient été soigneusement dressées en cône sur des feuilles de papier journal chiffonnées et tordues en forme de torche. L'ensemble prit dès qu'elle approcha l'allumette. Elle plaça quelques rondins sur l'édifice en flammes et resta à observer les langues de feu qui léchaient en grondant les parois de l'âtre.

Elle alla chercher son bol et s'assit, pour boire tranquillement, dans la chaise à bascule.

Elle se sentit subitement très fatiguée, comme si le petit effort qu'elle venait de fournir, lui avait enlevé toute son énergie. Elle devrait en-

core monter à l'étage pour préparer son lit, mais cela lui paraissait tout à coup insurmontable. Il lui suffisait, pour le moment, de rester assise, les mains au contact de la douce chaleur du bol. Elle avait grand besoin de se réchauffer tellement elle se sentait glacée.

Mais avait-elle choisi le bon endroit où se réfugier?

Le café lui sembla soudain amer et, en grimaçant, elle le posa. Cela lui avait pourtant paru une bonne idée. L'endroit idéal pour exorciser tous ses démons, pour apaiser ses angoisses. A présent que l'obscurité commençait à envahir les étroites fenêtres et que l'ombre s'épaississait autour d'elle, elle n'en était plus aussi sûre. Elle aurait dû se lever, tirer les rideaux, allumer les lampes — l'une sur la table carrée, près de la fenêtre, et l'autre sur la petite étagère, à côté de la cheminée. Mais rien ne pressait.

Elle n'était plus une enfant, et n'avait plus peur du noir! Ses craintes étaient devenues plus réelles, et avaient toutes une origine bien concrète. Non, les ombres ne l'effrayaient plus, mais elle craignait encore les gens. Ces gens qui l'avaient fait souffrir et le pourraient encore sans doute.

En soupirant, elle étendit les jambes. Elle paraissait toute mince dans son pantalon gris et son chandail crème à col roulé. Une montre et un bracelet d'or entouraient son poignet. Une pierre de lune brillait à sa main droite. Sa main gauche semblait étrangement dépouillée, privée de son alliance. Celle que Laurent lui avait passée au doigt....

Elle en toucha la trace sur son annulaire. Ses lèvres tremblaient légèrement. La façon dont elle l'avait lancée à travers la pièce, n'était qu'un geste. Cela ne changeait rien. Légèrement, elle était toujours l'épouse de Laurent, même si, pendant des mois, elle s'était crue sa veuve.

Elle leva les bras pour ôter les deux peignes d'écaille qui maintenaient ses cheveux mi-longs derrière les oreilles. Ils retombèrent, lui encadrant le visage éclairé par leur éclat cuivré. Elle se massa les tempes, s'efforçant de chasser la légère migraine qu'elle commençait à ressentir.

Elle se pencha pour remettre des bûches dans l'âtre. Le feu s'était mis à brûler vivement, éclairant le tapis et les meubles de la pièce. Puis elle rejeta la tête en arrière, les yeux clos, tâchant d'éloigner les pensées, les souvenirs qui l'obsédaient.

Dans cet endroit même, Laurent, le pli cynique de sa bouche prenant soudain une expression de tendresse inattendue. Sa voix, lorsqu'il avait dit : « Bonsoir, ma femme », et qu'il l'avait prise dans ses bras.

Elle avait alors pensé que c'était le moment le plus heureux de sa vie ; plus heureux que la cérémonie de mariage, quelques heures plus tôt, à Londres, où elle avait souffert, à la mairie, de l'absence de son père et de son opposition obstinée à cette union. Mais ici, dans cette pièce, seule avec Laurent, elle ne s'était plus souciée de rien. La désapprobation de son père lui avait paru très lointaine et quasi irréaliste.

Lorsqu'il avait refermé ses bras sur elle et qu'elle avait faibli sous son baiser, elle avait cru que cette intimité durerait toujours, que rien ni personne ne pourrait les séparer.

Un sourire sans joie se dessina sur sa bouche. Avec le recul, cette conviction suscitait en elle une ironie terrible.

Elle ne voulait plus s'appesantir sur le passé, se souvenir de tout ce qui s'était produit. Demain, pensait-elle, demain : quand je serai moins fatiguée, avec des forces nouvelles. Mais tout en formulant cette pensée, elle se rendait compte qu'elle se mentait à elle-même. Jusqu'ici,

elle avait manifestement été incapable de décider de sa vie, dans quelque domaine que ce fût. N'était-ce pas à cause de cela qu'elle était ici? Pourquoi aurait-elle rejoint cette retraite, au fond du Yorkshire, sinon pour fuir une situation qu'elle ne parvenait ni à dominer, ni à comprendre? Elle était partie parce qu'elle avait besoin de réflexion. C'était la seule raison de sa présence ici. Elle ne pouvait pas, ne devait pas se permettre d'échapper une nouvelle fois.

Les souvenirs ne cessaient de se bousculer dans sa tête et y faisaient ressurgir des images qu'elle croyait effacées à jamais. Non! criait-elle, révoltée, je ne veux pas regarder en arrière, je refuse de souffrir en-core. L'année dernière, elle avait réussi à tisser autour d'elle un cocon protecteur, bien clos, où les mauvais souvenirs ne pouvaient plus l'atteindre. Elle se croyait hors de portée, mais elle devait maintenant se rendre à l'évidence: elle s'était nourrie d'illusions. Elle en venait à se demander si, dans le domaine des sentiments, on pouvait être totalement invulnérable. Elle se frotta les yeux. Il y avait seulement dix-huit mois, elle s'était rendue avec son père, à sa première vraie réception d'adulte : Il s'agissait de la remise annuelle des prix littéraires et de presse organisée par le Groupe International d'Editions. Cela se passait au dernier étage d'une tour de la Cité de Londres. Béatrice venait de terminer ses études au lycée. Cette jeune fille qui était arrivée à la réception au bras de Sir Charles Trevor, dissimulant mal son émotion, semblait sortir d'un autre monde. Agée d'à peine plus de dix-huit ans, très studieuse, elle croyait avoir le monde à ses pieds. Ou, en tout cas, un monde où son père lui ouvrirait toutes les portes. Elle avait été très déçue en découvrant que ses projets de carrière universitaire allaient rester à l'état de rêves, du moins pour un certain temps. Sir Charles, semblait-il, avait besoin d'elle comme maîtresse de maison, et il lui avait fait savoir qu'il serait heureux qu'elle s'occupe de sa demeure londonienne

et de Branthwaite, sa propriété du Berkshire. Cela ne pouvait lui faire que du bien, disait-il. Mais elle se sentait bien peu enthousiaste devant cette perspective.

Elle voyait déjà la réaction de Mme Lambert, l'excellente femme de ménage, lorsqu'elle essaierait d'interférer dans l'activité précise et mi-nutée que celle-ci déployait pour entretenir les deux demeures. Et, de toute façon, elle avait toujours eu l'intention de se préparer à exercer une profession. Elle l'avait déclaré un jour.

Sir Charles avait alors froncé les sourcils. « Je ne vois pas d'objection, Béatrice, avait-il répondu, à ce que tu te trouves un métier en temps utile. Mais j'espère que tu n'as pas l'intention de devenir comme ces femmes qui passent leur temps à revendiquer l'égalité des sexes et autres stupidités. Je considère en outre que tu devrais me consacrer un peu de temps, maintenant que ton éducation générale est terminée. J'ai été très seul depuis la mort de ta mère et je m'attendais à ce que tu me tiennes compagnie. »

« Voilà qui ressemble fort à du chantage sentimental », s'était-elle dit en acceptant du bout des lèvres. Elle n'était ni aveugle, ni sottise, et savait parfaitement que son père s'était consolé, depuis son veuvage, dans les bras d'une pléiade de jolies femmes, dont la plupart n'étaient que trop heureuses de jouer le rôle de maîtresse de maison. Elle se demandait, non sans amertume, si les pressions exercées sur son père pour qu'il se remarie n'avaient pas été trop maladroites, ou trop tar-dives pour qu'elle se trouve finalement prise au piège.

Une pensée toutefois la soulageait : elle allait s'amuser. Il y aurait des dîners et des bals, ou même des voyages à l'étranger. Bref, un con-traste total avec la vie rangée de sage écolière. Sir Charles était trop occupé à diriger la maison d'édition multinationale dont il était prési-

dent, pour avoir pu accorder beaucoup d'attention à sa fille jusqu'au jour où il lui avait fait cette proposition.

Le dîner qui avait précédé la remise des prix l'avait passablement déçue. On lui avait présenté un certain nombre de jeunes gens, qui l'avaient entourée de prévenances flatteuses, mais elle était assez réaliste pour comprendre qu'en tant que fille du président, elle ne pouvait s'attendre à autre chose. Certes, elle était consciente de ses charmes : sa taille élancée, les reflets cuivrés de ses cheveux roux, l'attrait de ses grands yeux verts... Elle s'était habituée aux regards qui, depuis quelque temps, s'attardaient sur elle. Mais elle sentait qu'il devait exister un juste milieu entre les flatteries grossières des jeunes gens du Groupe international d'Editions et la gentillesse quasi paternelle des hommes plus âgés. Son père s'était fait la réputation d'être quelqu'un de difficile à manier, et portait sans doute la responsabilité de cette distance respectueuse qu'on maintenait apparemment en face d'elle au cours de cette soirée.

Lorsque vint le moment proprement dit de la remise des prix, ce fut une distraction pour Béatrice d'en remettre aux lauréats l'emblème — la réplique en argent d'une plume d'oie — accompagné de l'enveloppe contenant un chèque. Elle félicita timidement des écrivains et échangea quelques banalités avec des photographes, journalistes et artistes qui, jusqu'alors, n'étaient pour elle que des noms.

Elle parvenait enfin à se sentir à l'aise et à être heureuse de se voir le centre de l'attention générale, lorsqu'elle remarqua qu'un homme l'observait de l'autre bout de la salle. Leurs regards se croisèrent un instant et la jeune fille ressentit l'étrange impression d'avoir toujours connu ce regard.

Elle était sûre cependant que cet homme n'était pas parmi ceux qu'elle avait rencontrés au cours du dîner.

Elle se rendit compte, en même temps, que l'expression de ces yeux bleu pâle qui la détaillaient des pieds à la tête n'avait rien de paternel ni de déférent. Elle éprouva le sentiment d'un défi ouvertement lancé avec peut-être une pointe d'ironie. Ce regard lui signifiait clairement qu'au jeu de l'amour, cet homme partait gagnant. Elle ne s'étonna même pas d'avoir pu le deviner malgré son jeune âge et son inexpérience, son instinct seul l'avait aidée à se rendre à cette évidence.

Aussitôt elle détourna vivement la tête, consciente que son embarras, mêlé d'indignation, la faisait rougir. Puis elle constata avec agacement qu'elle gardait en mémoire cette silhouette haute et mince, ces cheveux blonds et ces yeux étrangement clairs dans le visage hâlé.

Ce qu'elle avait de mieux à faire, bien sûr, c'était d'attendre que son père ait fini de parler avec Harold Mackenzie, rédacteur en chef du Courrier, le grand quotidien du Groupe, et de lui demander le nom de l'inconnu. Mais elle hésitait, pour des raisons qu'elle avait de la peine à comprendre. Quelque chose lui disait que si son père avait voulu lui faire connaître cet homme, il se serait arrangé pour le lui présenter plus tôt dans la soirée.

Cependant elle n'eut pas à attendre longtemps pour savoir de qui il s'agissait. Lorsque vint le moment de décerner le titre prestigieux de « Journaliste de l'année », on appela Laurent Adair et... ce fut lui qui s'avança. En saisissant le trophée sur la table, Béatrice sentit la paume de ses mains devenir moite, mais elle s'efforça de garder son calme lorsque Laurent Adair commença à serrer des mains, celles de son père, tout d'abord qui murmura quelques mots conventionnels de félicitations.

Puis le journaliste se tourna vers elle. Elle lui dit poliment : « Bravo, monsieur Adair », d'une petite voix glacée et lui tendit la plume d'argent et l'enveloppe. N'importe quel autre aurait pris les deux objets,

remercié, serré la main et fait demi-tour pour se diriger ensuite vers le buffet. N'importe quel autre, mais pas lui.

Bien au contraire, il s'adressa à elle, avec courtoisie :

— Je vous en prie, Miss Trevor, c'est moi qui dois vous remercier. Et il porta sa main, non vers la main de Béatrice comme elle s'y attendait, mais vers son poignet. Il l'attira vers lui, provoquant un léger déséquilibre; déséparée, elle vit passer dans ses yeux un éclair amusé lorsqu'il approcha délibérément sa bouche de la sienne. La pression fut rapide et légère, au point de sembler quasiment fortuite. Il n'y avait donc pas de raison pour que Béatrice recule vivement comme si elle s'était brûlée. Un lourd silence s'ensuivit : l'incident avait attiré l'attention générale.

Laurent Adair avait rajouté en souriant :

— C'est un plaisir pour moi de vous avoir rencontrée, Miss Trevor. Et il avait tourné les talons.

Les joues de Béatrice étaient cramoisies. Elle se sentait ébranlée, vulnérable. Le bruit des conversations venait de reprendre dans la salle, mais s'était fait plus sourd. En l'observant du coin de l'oeil, elle vit Sir Charles, le front plissé, se tourner vers Harold Mackenzie. Malgré son embarras, elle espérait de tout son coeur qu'il traiterait l'incident comme une plaisanterie — ou même qu'il l'oublierait complètement. Mais elle devinait qu'il n'oublierait pas...

Son père était bien connu pour sa dureté vis-à-vis du personnel de l'empire qu'il dirigeait. Il était fier de ses journaux, de ses revues, de ses éditeurs et de l'influence qu'ils exerçaient. Mais il n'accordait que peu d'attention aux journalistes et aux photographes qui fournisaient

de la lecture et des images à ses millions de lecteurs. Dans le passé, le Groupe avait connu un certain nombre de difficultés financières qui avaient parfois provoqué des troubles parmi les employés. Pour beau-coup de ses collaborateurs, l'attitude intransigeante du président avait contribué à les faire empirer, et étaient critiquables.

Comme l'avait récemment fait remarquer un vieil ami au cours d'un dîner, « ce qui plairait vraiment à Charles, ce serait l'automatisation complète de l'industrie avec des robots qui seraient là pour presser les boutons nécessaires ». Béatrice s'était jointe aux rires qui avaient ac-cueilli cette remarque, mais en avait été légèrement troublée. Il lui paraissait évident que la qualité d'une publication dépendait principa-lement de ses journalistes; d'un homme comme Laurent Adair par exemple, dont les reportages lucides et circonstanciés sur les points chauds de la planète étaient coiffés, de titres percutants.

A plusieurs reprises, elle avait vu son nom dans le Courrier. Elle ap-préciait le style laconique de ses articles, teintés d'un humour froid qui accompagnait souvent les descriptions réalistes des divers événe-ments. Elle avait appris, par des bruits de couloirs, qu'on le considérait comme l'une des vedettes du Journal, et que bien des directeurs de groupes étaient prêts à lui faire un pont d'or pour s'attacher ses ser-vices. Mais elle savait également que son père ne partageait pas ces sentiments.

Elle entendit Harold Mackenzie prononcer calmement ces mots :

— Sir Charles, tout ceci n'est-il pas une tempête dans un verre d'eau ?

Après avoir prononcé cette phrase définitive, il se dirigea d'un pas décidé vers la sortie. Les présentations étaient finies, heureusement. On avait ouvert les baies vitrées qui donnaient sur la grande terrasse. La jeune fille fut heureuse de s'y réfugier et de s'y trouver seule. Elle

frissonna dans l'air frais du soir, et respira à fond. Mais était-elle vraiment seule? Se sentant observée, elle se retourna vivement. Lors-qu'elle put voir le visage qui l'épiait, elle sentit son coeur battre à tout rompre et recula d'un pas.

Laurent Adair lui dit sèchement :

— Pas de panique, Miss Trevor. La brève rencontre que nous venons d'avoir ne m'a pas rendu fou de désir au point de me précipiter pour vous enlever.

— Alors, pouvez-vous m'expliquer ce qui vous amène ici, précisément, monsieur Adair? Pour m'offenser plus encore?

Les yeux pâles lancèrent un éclair. Il la regarda et répliqua :

— Mon Dieu, vous ne pouvez pas renier le nom de vos ancêtres Tre-vor! En réalité, j'avais vaguement le projet de vous faire des excuses, mais je suis certain qu'en digne fille de votre père vous considèreriez cela comme un signe de faiblesse. Je crois donc que je vais retourner au bar. Il y règne une atmosphère où je me sens beaucoup plus à l'aise.

Il allait partir quand il ajouta :

— Je suis désolé, j'ai peut-être dépassé les bornes. Vous... vous m'avez impressionné, voilà tout. Et ce n'est pas la première fois que je le res-sens.

Il hocha légèrement la tête en poursuivant :

— J'ai toujours pensé qu'il était peu recommandé de dépasser seize ans sans avoir été embrassée par un homme. Vous avez deux ans de retard.

— Comment savez-vous mon âge?

— Mais voyons, c'est élémentaire. N'oubliez pas que le Courrier a son carnet mondain et votre dix-huitième anniversaire a fait le bonheur des photographes. Vous ne vous en souvenez pas? « La ravissante Béa-trice Trevor fait son entrée dans le monde.» Cela se passait au Cla-ridge, n'est-ce pas? Mon invitation a dû se perdre quelque part.

Elle tenta de se mettre au diapason :

— L'auriez-vous acceptée ?

— Peut-être pas. Mais je pense que j'aimerais être là le jour où vous entrerez vraiment dans la vie.

Un long silence s'installa entre eux, chargé d'une tension presque palpable. Béatrice prit soudain conscience qu'il n'avait pas battu en retraite. Il était toujours là, dans l'embrasement de la baie, barrant le chemin des salons où la jeune fille voulait se réfugier. Elle commençait à se sentir troublée, et jugea prudent de le dissimuler. Elle demanda avec une certaine précipitation :

— Pourquoi avez-vous fait cela? Je veux dire, m'embrasser.

— Appelez cela un élan irrésistible.

— Cela vous arrive souvent?

— Il me faut reconnaître que c'est assez rare. Ce soir doit être une sorte d'exception, répliqua-t-il d'un ton moqueur.

En lui adressant un large sourire, il poursuivit :

— Au début à vrai dire, j'étais plutôt tenté de mettre à l'épreuve la bonne éducation reçue dans votre collège. En tout cas, je ne pensais pas éveiller de mauvaises pensées dans un cœur sans aucun doute si pur. Pour tout avouer, j'avais aussi envie de contrarier votre père.

— Eh bien, vous y avez certainement réussi.

La froideur de sa réplique n'était pas calculée. Elle était extrêmement vexée de se voir traitée en écolière qu'on taquine.

— Je m'en suis rendu compte. Je suppose que ce pauvre vieux Mac a reçu l'ordre de me faire mordre la poussière, toutes affaires cessantes, lundi matin, ou bien de me mettre à la porte à la première occasion. Probablement les deux à la fois. Et si votre père s'aperçoit que je suis seul avec vous, il n'attendra sans doute pas lundi matin,

— Je pense que vous y allez un peu fort. On ne licencie pas le journa-liste de l'année parce qu'il s'est fait remarquer au cours d'une réception.

— Cela pourrait très bien arriver. Surtout si on s'appelle Sir Charles Trevor et que le journaliste en question est considéré depuis long-temps comme un gêneur.

Il eut une moue légèrement ironique :

— Comme tout semble indiquer que mon licenciement ne saurait tar-der, pourquoi hésiterais-je...

Sans hâte, il fit un pas en avant, la prit par les épaules et l'attira à lui sans effort.

— On aurait dû vous embrasser plus tôt, Béatrice, murmura-t-il en approchant son visage du sien.

Ses lèvres étaient chaudes, audacieuses, attirantes. Elle croisa les bras autour de sa nuque; ou plutôt ses bras entourèrent spontanément la nuque de Laurent, le rapprochant d'elle, pendant que leur baiser, d'abord timide et hésitant, devenait intense. Finalement, ce fut Laurent qui se dégagea, la respiration un peu haletante, l'observant avec une expression de doute.

— Je ne sais pas, dit-il avec une sorte de hargne, comment vous avez l'intention d'organiser la suite de votre soirée. Mais le diable m'emporte si cela a le moindre rapport avec ce que j'ai dans la tête en ce moment. Alors je crois que vous auriez intérêt à vous réfugier sous l'aile protectrice de votre papa. Miss Trevor. Croyez-moi, cela vaudra mieux pour tous les deux.

— Je vous fais peur, monsieur Adair ?

Le coeur de la jeune fille battait à tout rompre. Elle le provoquait déli-bérément et en était consciente. Pour la première fois de sa vie, elle éprouvait l'âpre plaisir d'une femme qui exerce son pouvoir sur l'homme qui l'a trouvée désirable.

— Pas que je sache, Miss Trevor. Mais je vous garantis que je vous ferais peur, moi, si je devais prolonger ces instants romantiques jus-qu'à leur légitime conclusion. Ne jouez pas avec le feu, ma chère, c'est le meilleur moyen de vous brûler. J'imagine que votre cher papa préfé-rerait vous livrer au fiancé de son choix sans que vous portiez la moindre trace de brûlure.

Ce cynisme la bouleversait. Elle s'écria avec colère :

— Vous n'êtes pas irrésistible. Et je choisirai mon mari moi-même.

## Thank You for previewing this eBook

You can read the full version of this eBook in different formats:

- HTML (Free /Available to everyone)
- PDF / TXT (Available to V.I.P. members. Free Standard members can access up to 5 PDF/TXT eBooks per month each month)
- Epub & Mobipocket (Exclusive to V.I.P. members)

To download this full book, simply select the format you desire below

